



Tendre est sa nuit

Pas d'art à grand spectacle pour **Trisha Donnelly**
qui utilise le **langage des signes**,
performe avec les otaries, et sait manier le fouet.

La dernière fois que j'ai rencontré Trisha

Donnelly, elle m'apprenait à être *low*. Une notion qu'on pourrait traduire par "calme", mais à laquelle il faudrait ajouter l'idée qu'on est arrivé à cet état après avoir été agité, qu'on a abandonné deux ou trois choses, qu'on s'est délesté de tout ce qui encombre. J'étais assis par terre dans une galerie, nous étions d'ailleurs une centaine dans cette curieuse posture, et Trisha était debout face à nous. Elle parlait d'une voix de conteuse pour enfants, elle était elle-même très calme et concentrée et regardait la projection sur le mur d'une diapositive montrant l'intérieur d'un cabriolet. Elle disait qu'il fallait conduire cette voiture sur l'une des grandes routes toutes droites des Etats-Unis, à petite allure, et sentir les vibrations du moteur dans le cuir des sièges. Elle disait aussi qu'il fallait ne plus penser à rien, et qu'alors, on pouvait chanter cette vieille chanson que d'une voix superbe elle s'est mise à chanter au beau milieu de la centaine d'amateurs d'art assis en tailleur dans la galerie. Tout ceci n'a duré que quelques minutes, n'a été ni filmé ni photographié. Et tout ceci était son art.

Bien entendu, il y a quelque chose d'un peu vain à décrire cette œuvre, justement parce que c'est une vraie œuvre. Imaginez qu'on se mette dans l'idée de décrire un Rothko, ça donnerait à peu près ceci : "Alors ce sont trois taches de couleur horizontales, dans les orange, et la couleur semble vibrer." On serait loin de la véritable expérience que celui qui est en face du tableau a le privilège de vivre. Et c'est bien de cela qu'il s'agit avec l'art de Trisha Donnelly : d'expériences et de leur éventuelle restitution.

Trisha Donnelly est une jeune femme d'une trentaine d'années, née à San Francisco, qui étudia à l'Université de Los Angeles, puis à celle de Yale, et vit aujourd'hui à L.A. Mauvaise nouvelle pour ceux qui cherchent sans succès à faire un art radicalement différent : elle semble devoir y parvenir avec une indiscutable virtuosité. Sa pratique ne ressemble à rien de connu, ses méthodes sont franchement inédites, mais si son œuvre laisse abasourdi chacun de ceux qui en ont fait l'expérience, c'est surtout parce qu'elle est littéralement touchée par la grâce.

Il semblerait avant tout que Trisha ait décidé de ne pas conserver grand-chose des règles du jeu de l'art actuel. Son œuvre ne donne pas souvent lieu à la production d'objets, ses "performances" (parce qu'il faut bien nommer quand même ce qu'elle fait en utilisant un mot qui parle à peu près à tout le monde) ne sont, à sa demande, que rarement filmées ou photographiées, pas plus, d'ailleurs, qu'elles ne sont précisément annoncées. Elles sont parfois précédées d'une rumeur qui tout aussi souvent fait long feu – mais celui qui a la chance d'être sur son chemin ne l'oubliera

L'artiste n'est pas forcément celui qui apporte des réponses claires à des exposés précis, mais plutôt celui qui parvient à désorienter.

pas de sitôt. Et quand elles s'incarnent finalement dans des preuves tangibles, ce ne sont que dessins modestes, photographies minuscules et peu loquaces, ou bandes vidéo sans prouesses techniques et projetées sur des télévisions sans qualité (jamais de vidéoprojections surdimensionnées).

Pourtant, chacune de ses performances répond à un objectif très précis et, disons inattendu, comme celui, par exemple, consistant à faire tomber la pluie au Canada. *Canadian Rain* est en effet une vidéo en noir et blanc qui documente les efforts de Trisha Donnelly pour faire surgir la pluie dans le ciel surplombant une forêt canadienne. Elle s'y montre extrêmement concentrée, et d'un geste ample de son bras, elle désigne finalement une direction vers l'est. Dans *Rio*, sa silhouette se découpe sur fond de coucher de soleil et de chanson sirupeuse. En langage des signes, elle semble traduire simultanément les paroles de la chanson : il n'en est rien. Elle décrit au contraire l'itinéraire précis pour une randonnée jusqu'à un endroit idyllique dans les collines de Rio de Janeiro.

Chacune de ses performances est en vérité aussi une manière de démonstration : elle y restitue un savoir appris ailleurs – parler en

utilisant le langage des signes, communiquer avec les otaries ou manier un fouet. Cette "restitution" ne fait jamais l'objet d'un grand spectacle, mais se tient toujours aux frontières d'un moment privé. Tout se passe comme si Trisha Donnelly avait trouvé la force d'expliquer enfin que l'art devait résister à l'engouement de masse pour reprendre des proportions plus humaines, plus confidentielles aussi. Mais rien n'est précisément énoncé dans ses œuvres où seule la dimension poétique semble devoir triompher : l'artiste n'est pas forcément celui qui apporte des réponses claires à des exposés précis, mais plutôt celui qui parvient à désorienter, comme ces non-voyants auxquels Trisha a demandé, sur une plage, de se tourner dans le sens du vent, produisant une image et une seule, moment arrêté d'une bande vidéo restée invisible, image anormalement pixellisée d'une tentative effrénée de saisir ce qui ne tient pas en place.

Chaque performance apporte ainsi sa pierre à la construction patiente de l'édifice artistique de cette femme hors du commun, un édifice érigé sur la conviction que tout est affaire de perception et d'expression individuelles, ces expressions qui nous échappent, à l'instar de celles des chanteurs de rock en concert – une vidéo documente les tentatives pour retrouver les expressions de musiciens célèbres s'abandonnant à l'extase de la musique tandis qu'ils sautent en l'air : elle-même connaît bien le sujet, capable de parler des heures aussi bien des plus obscurs groupes du mouvement punk que des chanteuses de folk américain.

Difficile à ce stade de nommer clairement ce que Donnelly est en train d'inventer : une forme d'art entre la séance d'hypnose, la fable et l'art conceptuel. Un art qui semble se rire du marché et de ses convenances, un art foncièrement indisponible, qui se donne à l'occasion, sans obligation mais aussi sans restriction. Un art non pas comme une marchandise de plus mais comme une véritable expérience, celle d'un moment inoubliable. Elle fabrique des souvenirs qui n'ont pas de corps, mais qui hantent l'esprit. **ERIC TRONCY**

LE TRAVAIL DE TRISHA DONNELLY EST PRÉSENTÉ À LA 7^e BIENNALE D'ART CONTEMPORAIN DE LYON, DU 18 SEPTEMBRE 2003 AU 4 JANVIER 2004. + 33 (0) 4 72 07 41 41 ET WWW.BIENNALE-DE-LYON.ORG